

LA

# NOUVELLE - FRANCE

REVUE MENSUELLE

## SOMMAIRE DU N° 15

Enseignement de la grammaire française.	M. FREDERIC deKASTNER.
Le numero vingt-trois.	
Cauchemar : Poesie.	
Le journal hebdomadaire.	M. JULES LEMONTIER
Pensées.	
Les rayons blancs : petit poeme en prose.	
Table analytique des matières.	
Table des auteurs.	

## PRIX DE L'ABONNEMENT

Pour le Canada et les Etats-Unis.	{ 12 mois.....	\$2 00
	{ 6 " .....	1 00
France	{ 12 mois.....	12 francs.
	{ 6 " .....	6 "

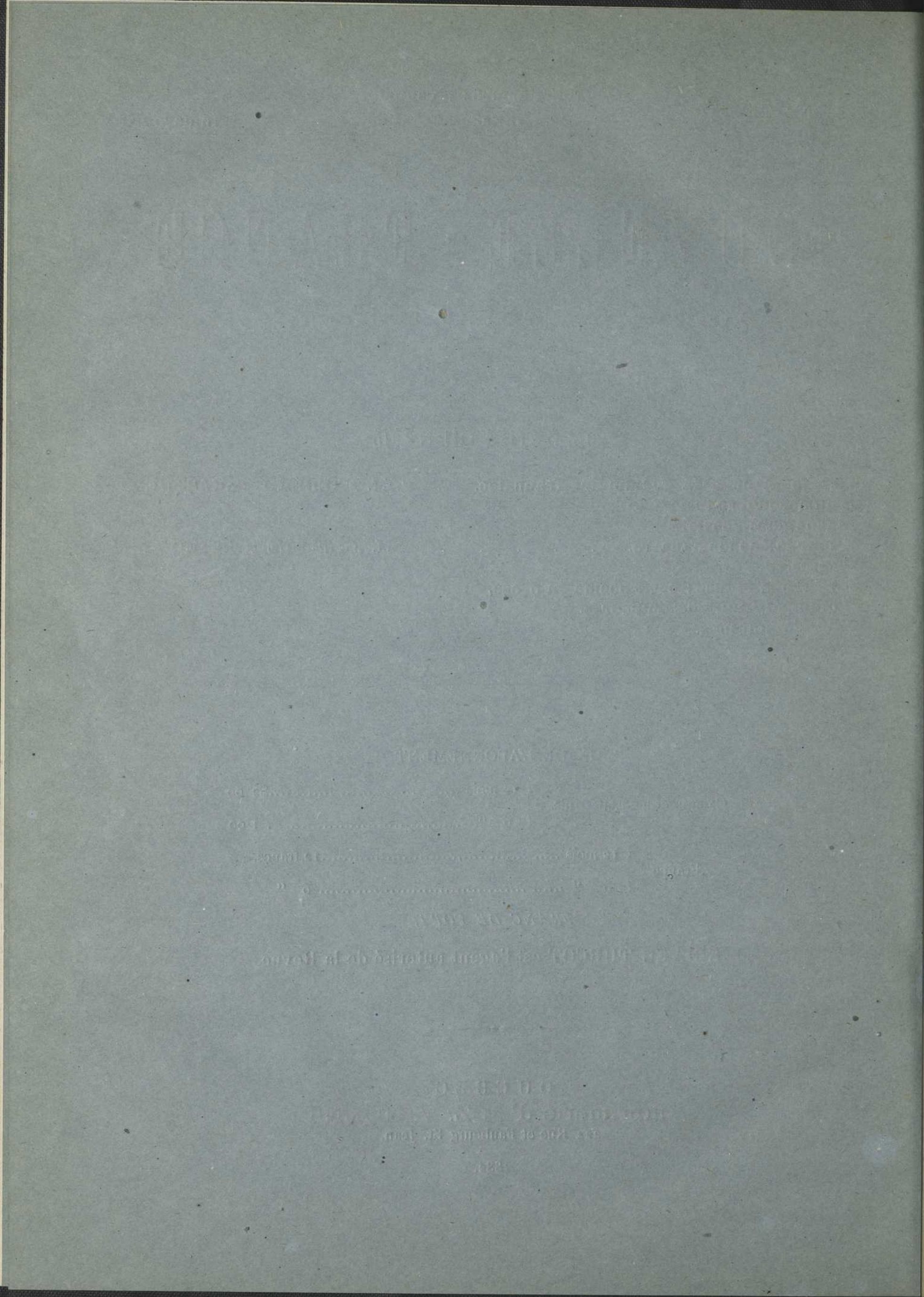
FRANC DE PORT.

M. ISRAEL TURCOT est l'agent autorisé de la Revue.

QUEBEC  
Imprimerie d'ELZ. VINCENT

224 Rue et Faubourg St. Jean.

1882.



## NOUVELLE - FRANCE

REVUE MENSUELLE

Directeur : M. JACQUES, AUGER.

Volume I

1er Juillet 1882

Numero 15

ENSEIGNEMENT DE LA GRAMMAIRE  
FRANÇAISE. \*

## II

APPLICATION DE LA METHODE HISTORIQUE A L'EN-  
SEIGNEMENT DE LA GRAMMAIRE.

I. *Petite grammaire française* fondée sur l'histoire de la langue à l'usage des classes élémentaires et des écoles primaires par MM. Brachet et Dussouchet ; Paris, Hachette & Cie. II. *Nouvelle grammaire française* fondée sur l'histoire de la langue à l'usage des établissements d'instruction secondaire par M. Auguste Brachet, Lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions, Membre de la Société de Linguistique ; Paris, Hachette & Cie. *Grammaire historique de la langue française* par M. Auguste Brachet, Paris, Hetzel & Cie.

Dans notre premier article sur la matière, nous promettons de faire voir de quelle façon et dans quelle mesure on peut appliquer la méthode historique à l'enseignement de la grammaire française. C'est là en effet un point important, qu'il est nécessaire de présenter sous le meilleur jour possible, d'élucider complètement, afin qu'il ne subsiste aucun doute dans l'esprit du lecteur ; car bien des personnes qui seraient disposées à admettre en principe la méthode historique, s'exagèrent les difficultés de l'application, faute

\* Voir le numéro du 1er Mars.

de connaître une série de bons ouvrages qui la présentent d'une manière graduée, proportionnée à l'intelligence des élèves. Cette série, ils la trouveront, est-il besoin de le dire, dans les divers volumes publiés par M. Brachet tout seul, ou en collaboration avec M. Dussouchet, professeur au lycée Henri IV. A chacun des deux premiers volumes en correspond un autre qui en forme comme le complément, un livre d'exercices joignant la pratique à la théorie. La "*petite grammaire française*" est un cours tout à fait élémentaire, à l'usage des écoles primaires et des classes de français des collèges et des lycées, c'est-à-dire des élèves auxquels les langues anciennes sont inconnues, qui ne peuvent par conséquent, comprendre que les explications tirées de l'histoire même du français. La "*Nouvelle grammaire française*" forme le deuxième degré destiné aux élèves de l'enseignement secondaire, depuis la septième jusqu'à la quatrième inclusivement, et présente "l'explication, par le latin, des principales règles grammaticales, en insistant de préférence sur l'étude historique des parties du discours et en laissant de côté l'explication philologique des règles de la syntaxe," laquelle se trouvera dans un cours supérieur qui est en préparation, vraiment scientifique celui-là, et destiné aux classes de rhétorique et de philosophie. Pour donner une idée de la gradation judicieuse présentée par les livres qui forment les deux premiers degrés, nous extrairons de chacun d'eux *les explications qui accompagnent* une des règles principales de notre grammaire, celle de la formation du pluriel dans les noms :

*Petite grammaire française* (premier degré).—Pourquoi le français forme-t-il son pluriel en s et non pas en b ou en m, par exemple ? Parceque le français a emprunté au latin son singulier et son pluriel, et qu'en latin c'était le plus souvent la marque du pluriel.

*Nouvelle grammaire française* (deuxième degré.)— Les six cas de la déclinaison latine qui marquaient des nuances trop délicates de la pensée pour le langage populaire se réduisirent d'abord à deux cas dans le latin mérovingien (le nominatif et l'accusatif), qui plus tard à leur tour, se réduisirent en français, vers le quatorzième siècle, au seul accusatif. Or, au singulier, l'accusatif latin (*rosam, nidum, colorem*) n'avait pas de *s* : c'est pourquoi *rose, nid, couleur*, n'ont pas de *s* au singulier ; au pluriel, au contraire, la marque distinctive du latin était *s*, et les accusatifs latins *rosas, nidos, colores*, donnèrent naturellement *roses, nids, couleurs* ; voilà pourquoi *s* marque en français la différence du singulier et du pluriel, et pourquoi notre langue a employé pour cet usage *s*, et non pas toute autre lettre, *m* ou *b*, par exemple.

Ces extraits suffisent pour faire voir que l'application de la méthode historique n'est pas nécessairement liée à la connaissance approfondie des langues classiques. Même pour le deuxième degré, tout élève qui saura les déclinaisons, c'est-à-dire la première chose qu'on apprend lorsqu'on commence l'étude du latin, comprendra facilement l'explication qui précède. Ainsi tombe du même coup l'objection des partisans des anciennes méthodes qui accusent la nouvelle, de vouloir transformer nos classes de grammaire en succursales de l'Académie des Inscriptions. Il est vrai que lorsqu'ils se convertissent, ils tombent précisément dans cet excès et M. Brachet raille avec justice ceux d'entre eux qui, "à propos de grammaire française mettent leurs élèves au régime de la conjugaison sanscrite." Mieux vaudrait retourner aux vieux errements que de surcharger ainsi de jeunes intelligences, et comme le dit encore notre auteur ; "qu'aura-t-on gagné au change si, au lieu d'hébéter l'enfant avec les abstractions philosophiques, on l'hébéte autrement, mais aussi sûrement avec les *racines attributives de la conjugaison aryane ou indo-européenne*. C'est ainsi qu'on compromet la cause qu'on prétend servir, comme il arrive aux exagérés de toutes les doctrines, de tous les systèmes, de toutes les méthodes. On confond le moyen avec le but et on donne un semblant de raison à ceux qui, par paresse ou par impuissance, reculent devant toute conquête nouvelle de l'esprit humain, devant tout progrès qui renverse quelque idole vermoulue dédiée à sainte routine.

De ce que nous avons dit que l'explication philologique des règles de la syntaxe était réservée spécialement au cours supérieur, il ne faudrait pas conclure que la méthode historique ne puisse être appliquée, dès le commencement, à cette partie si difficile et si importante de la grammaire. Ici surtout l'application

doit se faire avec sobriété, avec discrétion. Nous ne pouvons résister au désir de faire voir par un autre extrait quelle clarté la philologie jette dans les recoins les plus obscurs de cette partie du code de la langue qui, en français particulièrement, est un véritable labyrinthe plein d'impasses, au fond desquelles le malheureux écolier se butte le nez à chaque moment, lorsqu'il n'a pour guides que les vieux maîtres.

Prenons par exemple l'accord du mot *gens* avec l'adjectif qui le précède ou le suit. On connaît la règle de la grammaire. Rappelons-la pour mémoire : "gent est féminin au singulier ; au pluriel il reste féminin quand l'adjectif le précède, mais il devient masculin quand l'adjectif le suit, sauf *pour tout* qui est masculin, soit qu'il précède *gens*, soit qu'il le suive."

Il est bien heureux en vérité que l'esprit critique ne s'éveille pas chez l'enfant avec la mémoire, et qu'il accepte docilement les faits grammaticaux avant de songer à en demander le pourquoi ; car sans cela, en face de pareilles règles, il regimberait et se refuserait à continuer une étude qui ne lui paraîtrait qu'un tissu d'incohérences. Quoi qu'il en soit, il arrive un moment où sa curiosité s'éveille, et alors la grammaire historique lui donnera les réponses suivantes qu'il demanderait en vain au vieux livres et aux maîtres chargés de les interpréter.

*Petite grammaire française* (premier degré.)— *Gent* est féminin et signifia d'abord nation, peuple. La Fontaine a dit *la gent trotte-menu* pour le peuple des souris. Puis il perdit au pluriel cette signification (que toutefois nous retrouvons encore dans le *droit des gens* pour le droit des nations,) et la remplaça par la signification d'*hommes, d'individus* (les *gens* de ce pays, les *gens* de mer, etc.) Alors on abandonna le féminin qui était le genre propre de ce mot, pour le remplacer par le masculin, genre de l'idée nouvelle (*homme, individu*) que ce mot exprimait. C'est cette lutte entre les deux genres qui a donné au mot *gens* la double règle que nous venons d'expliquer :

Dans la grammaire du deuxième degré les mêmes explications se trouvent répétées, accompagnées de l'étymologie latine et d'une comparaison avec le mot personne qui a subi un changement de sens analogue, ce qui le rend tantôt masculin, tantôt féminin.

Nous voilà arrivé au dernier point que nous nous étions proposé de démontrer, nous voulons parler du côté pratique des exercices imposés par la méthode historique ; nous disons imposés, car ils en sont le complément nécessaire et ne sont que l'application des principes qu'elle enseigne. Le livre d'exercices du premier degré renferme trois sortes d'exercices : des phrases détachées qui donnent lieu à l'application

directe et immédiate des règles, des sujets de dictées tirés des meilleurs auteurs et des exercices sur la *composition* et la *dérivation* des mots. Dans le livre du deuxième degré, on a supprimé les phrases détachées pour donner plus de développement aux deux autres parties. Chaque série d'exercices y est précédée d'un *questionnaire* qui rappelle les règles de la grammaire. Il va sans dire que pour les commodités de l'enseignement, il y a deux livres, celui du maître et celui de l'élève, et chacun constitue un volume séparé. Les exercices d'invention sur la composition et la dérivation des mots forment la partie la plus caractéristique, la plus originale, la plus féconde au point de vue pratique de ces divers ouvrages. On va comprendre tout de suite de quoi il s'agit.

Tout le monde sait que les préfixes sont des particules qui se placent au commencement des mots et les suffixes des syllabes qui se placent à la fin pour en modifier le sens. Or ces modifications de sens sont à peu près constantes pour chaque préfixe et pour chaque suffixe, de sorte qu'une fois connues pour un mot, on les devine d'avance pour d'autres mots, dans tous les cas semblables.

Aux élèves du premier degré, on apprendra, par exemple simplement qu'on forme des substantifs nouveaux en français, en ajoutant aux substantifs déjà existants les suffixes *ade*, *age*, *at*...etc. Aux élèves du deuxième degré on dira que *ade* exprime ordinairement une réunion d'objets de même espèce ; de sorte qu'ils sauront immédiatement que *colonnade* signifie une réunion de colonnes, *balustrade* une réunion de balustres, *barricade* une réunion de barriques ; on y joindra, bien entendu, l'étymologie, du suffixe. On leur dira que *at* marque la dignité, la profession (marquisat, généralat, consulat, soldat, syndicat,) et qu'il vient du latin *atus* que les Romains employaient au même usage : *consulatus* de *consul*, *episcopatus* (épiscopat), de *episcopus* (évêque.) On leur dira, suivant un exemple que nous empruntons directement à M. Dussouchet, que de *labourer* qui est proprement travailler [laborare] sont dérivés : *labour*, le travail par excellence, le travail de la terre ; *labourage*, résultat de l'action marqué par le suffixe *age* [jardinage, brigandage, pèlerinage] ; *laboureur* celui qui fait l'action, désigné par le suffixe *eur* [chanteur, marcheur, danseur, jongleur] : *labourable* ce qui peut être labouré, état marqué par le suffixe *able* [comparable, souhaitable, remarquable, recevable] ! Le sens de ces trois suffixes *age*, *eur*, *able*, une fois connu, l'élève définira aisément les mots tels que assembler, assemblage, assembleur, plier, pliage, plieur, pliable. Il saura aussi que *able* vient du latin *abilis* que les Romains employaient au même usage [*comparabilis*], ce qui peut-

être comparé], que *eur* vient du latin *orem* dont les Romains se servaient également pour désigner la personne qui agit : *piscatorem*, *piscator* (le pêcheur), de *piscare* [pêcher,] *salvatore*, *salvator* [le sauveur] de *salvare* [sauver.]

En résumé, l'élève apprendra à définir les mots, à se rendre un compte exact de leur sens, à les employer avec propriété et justesse, ce qui est le but principal à atteindre, si l'on veut en faire un être pensant et non un perroquet. Ajoutons, autant que notre peu d'expérience personnelle nous y autorise, que l'ignorance de la valeur exacte des termes est aussi la lacune qu'on constate de prime-abord chez presque tous les élèves, et nous ne nous étonnerons plus que le public soit devenu de si bonne composition, qu'un style lâche, négligent, manquant de précision lui serve de pâture quotidienne sans qu'il manifeste aucun mécontentement. Défions-nous des à peu près, des soi-disant synonymies qui commencent par la confusion des mots pour aboutir à la confusion des idées. Si la précision du langage est toujours une haute qualité littéraire, elle est particulièrement nécessaire à une époque de libre discussion, où l'humanité, débarrassée enfin des lisières qui entravaient son développement remet tout en question, discute tout, cherche à tout approfondir, revise les titres qu'elle acceptait jadis sans enquête préalable, à une époque où, pleine d'une légitime confiance dans sa virilité, elle se retourne vers son passé pour en sonder les origines, avant de s'élaner avec une ardeur nouvelle sur la voie glorieuse où elle a pour guides la science et la liberté.

L'application de la méthode historique, outre qu'elle rendrait les élèves plus forts dans leur langue maternelle, deviendrait en même temps la justification de ceux qui croient avec raison que l'étude des langues classiques est le fondement de toute éducation solide et complète. Quelle est la principale objection que font au système d'instruction en vigueur dans ce pays-ci tous ceux qui s'intéressent aux questions d'enseignement sans parti pris : c'est de n'être pas assez pratique, et ils ont mille fois raison. Notre collaborateur, M. Legendre, dans son article du 1er septembre 1881, que les lecteurs de la Nouvelle-France n'ont certes pas oublié, exaltait l'étude des langues vivantes et des sciences, parceque, disait-il, "vous aurez mis au moins dans l'esprit de l'enfant des notions dont il pourra faire une application immédiate au sortir de son cours." Or, on vient de voir par ce qui précède, que le latin aussi trouve son application, et la plus généralement utile, puisqu'elle rend plus facile et plus profitable l'étude de la langue maternelle, instrument

indispensable à tout le monde et en particulier à tous ceux qui sortent des écoles, qu'ils deviennent prêtres, avocats, journalistes, ou médecins, ingénieurs, géologues, mécaniciens. En outre, l'application se fait à l'école même, immédiatement, et l'on ne saurait en dire autant des autres parties, quelle que soit leur utilité subséquente.

Encore un mot et nous terminons. Plusieurs des ouvrages de M. Brachet ont été traduits par les Anglais, notamment par l'université d'Oxford. L'un d'entre eux est employé dans une école anglaise de jeunes filles de notre bonne ville de Québec, et il serait vraiment regrettable de voir un peuple d'origine et de langue françaises, s'obstiner à conserver des méthodes surannées qui imposent aux élèves un énorme surcroît de travail stérile en exerçant leur mémoire aux dépens de leur jugement, tandis que des races étrangères se servent des œuvres d'un lauréat de l'Académie française, qui est aussi un des plus éminents philologues de l'Europe.

FRÉDÉRIC DE KASTNER.

### Le numéro vingt-trois

“ Je voudrais bien savoir, en vérité, mon cher Baltie, ce que le numéro 23 vous a fait? Tout à l'heure, dans la rue Oxford, ne vous êtes-vous pas arrêté devant une maison d'assez chétive apparence, les yeux fixés sur la porte: et quand j'ai voulu vous arracher à l'extase qui vous absorbait, ne m'avez-vous pas répondu: “ Je regarde ce numéro! ”.....“ Vous n'êtes ni fou, ni enthousiaste, ni extatique; si je vous connaissais joueur, je serais tenté de croire que vous calculez les chances de sortie de ce numéro fatal. Mais vous n'aimez pas les cartes, depuis que vous avez été passer trois mois à Liverpool près de cette tante à succession qui, chaque soir, vous soumettait à la torture du whist. Vous êtes médecin, et d'une nature nécessairement anti-superstitieuse. Voyons! quelle influence peut donc avoir sur votre vie ce nombre magique? Expliquez-moi cela un peu.”

Comme j'achevais ces mots, nous entrions dans le club des amis des arts, où personne ne se trouvait encore, et mon ami Baltie, qui ne semblait pas disposé à me donner une réponse claire et bien positive, prenait nonchalamment un journal en me disant:

“ Oui, j'attache des idées singulières à ce numéro 23.”

Je ne me tins pas pour battu. Rien n'excite la curiosité comme cette indifférence affectée qui élude les questions. Je le laissai lire son journal, et m'approchant du foyer, je sollicitai avec le poker la flamme paresseuse. Quelques ennuyeux nous arrivèrent; bien résolu à pénétrer le secret du numéro 23, je me hâtai d'entraîner Baltie loin du club où la conversation allait devenir générale. Il faisait nuit, c'était en décembre. Un pâle fragment de lune, qui ressemblait à un segment de glace suspendu dans un ciel de cristal, éclairait les rues de la capitale et faisait pâlir les réverbères. Je ne disais rien du numéro 23 qui était cependant ma pensée dominante, et je proposai à Baltie d'entrer un moment chez moi, et de se reposer près de mon foyer; là nous attendaient quelques verres de cette liqueur sympathique connu sous le nom de grög, et qui, mêlant la saveur du rhum à la fraîcheur de l'eau glacée et à la douceur du sucre, exerce dans les climats froids une influence heureuse et vive, mais non enivrante.

“ Volontiers, ” me répondit mon ami.

Une voiture roulait derrière nous; elle s'arrêta, deux laquais en livrée brillante descendirent, abaissèrent le marche pied, et livrèrent passage à deux femmes enveloppées de leurs manteaux et de leurs fourrures, qui pénétrèrent dans une des plus belles maisons de *Berners Street*. Mon compagnon de route restait tout ébahi, les yeux fixés sur le numéro de la maison, dont les deux chiffres étaient précisément ceux qui tenaient son imagination captive. Lorsque la porte fut refermée, et que le carrosse reprit la route qui devait le conduire à sa remise (toujours séparée à Londres du domicile du propriétaire), Baltie fit arrêter le cocher, eut une courte conversation que je n'entendis pas, et continua son chemin d'un air plus triste et plus mélancolique qu'auparavant. “ *Vingt-trois?* toujours 23! s'écriait-il, et voici bientôt un an que cela dure. Je partirais pour la Jamaïque ou pour les Grandes-Indes, qu'il me serait impossible de passer devant un numéro 23 sans m'arrêter. Je dois vous sembler bien extraordinaire et un peu fou; c'est cependant une histoire toute naturelle, et qui peut arriver à tout le monde.”

Je pressai le pas, tant ma curiosité était éveillée par le chiffre cabalistique. Mon ami était un de ces esprits froids, une de ces natures d'hommes qui conservent longtemps les impressions qu'ils ont reçues, qui les ravivent et les couvent pour ainsi dire, et qui mettent dans leurs idées et leurs sentiments une persistance extrême, recouverte d'une taciturnité impénétrable.

“ Allons (lui dis-je, quand nous fûmes assis, que tous nos arrangements furent faits, le feu flambant, la neige tombant au dehors, et au milieu de ce silence d'une soirée d'hiver qui favorise les épanchements de l'amitié), allons, cher Baltie ! ce roman du numéro 23, je brûle de l'entendre ! Je vous écoute et vous attends avec impatience.”

Il se mit à rire.

Vous serez bien désappointé ; cela n'a rien de romanesque, me dit-il, et mon conte véridique peut fournir tout au plus à une observation médicale. Quelques détails relatifs à l'histoire du cœur en font tout le prix. J'ai été sujet, vous le savez, à des migraines violentes qui ne me laissaient pas de repos, et qui de temps à autre reviennent encore serrer leur bandeau de fer autour de ma pauvre cervelle. Quand mon sommeil a été interrompu ; lorsqu'une nuit mal passée a désaccordé ce triste instrument aux mille fibres délicates que notre organisme renferme, et que [faute d'un nom plus exact] la médecine appelle les *nerfs*, la vie m'est absolument insupportable. Il y a un an, je revenais à Holy-Head, et me dirigeais sur Londres. Déjà harassé des fatigues du voyage, je couchai à Shrewsbury, d'où je devais repartir à quatre heures du matin pour la capitale de l'Angleterre. Vivent les voyages pour qui aime les rencontres nouvelles, inattendues, la variété des objets ! Mais se mettre en route avant l'aurore, quitter la chaleur du lit et l'échanger contre le malaise d'une diligence glacée, terminer sa nuit dans cette prison qui roule, c'est une des plus douloureuses parmi les petites tortures auxquelles l'existence humaine est soumise. Il faut de l'héroïsme. Je m'habille à la hâte, paie le garçon, toujours avide et toujours mécontent, enveloppe ma tête et mon cou d'un triple rempart de cravates de soie, et je tapis ma souffrance dans le coin solitaire de la voiture. *Tout est prêt*, le cri habituel du cocher anglais, retentit accompagnée du claquement du fouet ; et l'on part. Les pieds froids, la tête endolorie, souffrant de l'estomac, et surtout de cette espèce de frisson nerveux qui simule la maladie sur tous les points de notre corps, j'essayai de dormir. Un quart d'heure s'écoule, les chevaux s'arrêtent, la portière s'ouvre. “ Quel contre-temps ! me dis-je. Quelqu'un va monter dans la diligence.” Et j'envoyai le nouveau venu à tous les diables.

Un pied léger s'élança dans la voiture qui se referma, et, à travers l'obscurité, je devinai la présence d'une femme. Mon instinct de vingt-cinq ans m'avertit même que la laideur et la vieillesse n'étaient pas venues s'asseoir à côté de moi. C'était une divination, si vous voulez, un pressentiment, un magnétisme ;

quoiqu'il en soit, sans pouvoir préciser le degré de jeunesse, de beauté ou de grâce qui devait distinguer ma compagne de route, je ne doutai pas un moment que ces qualités ne lui appartenissent. Je sortis de mon engourdissement, je rajustai mon manteau, soulevai ma casquette, et rabaissai un peu la triple fortification de mes cravates. Le bandeau de fer de la migraine commençait à se desserrer, et quelques teintes plus douces et plus rosées venaient se fondre dans les idées noires qui m'avaient occupé jusqu'alors.

Vous allez me demander quel rapport se trouve entre tout ceci et le numéro 23 ! Je vous ai dit qu'il ne s'agissait pas de grandes aventures sur terre et sur mer ; vous ne vous plaindrez pas que je vous aie trompé ; résignez-vous aux plus minces détails et souvenez-vous bien qu'ils ne peuvent avoir d'intérêt que pour moi.

Les ténèbres ne se dissipaient que par degrés, et je m'épuisais en conjectures sur l'être mystérieux qui était venu se placer près de moi. Je cause rarement en voiture, surtout en voiture publique : la conversation avec accompagnement de roulis perpétuel est une fatigue pour les poumons les plus robustes. Cependant j'élevai la voix, dans l'espoir d'obtenir quelques paroles de l'étrangère et de tirer quelques inductions de ce symbole qui représente toujours l'âme : la voix humaine. Efforts perdus ! La brièveté de ses réponses me désespérait ; la sécheresse de ses répliques ne donnait prise à aucune question nouvelle. De temps à autre j'entendais retomber les plis épais d'un vêtement de soie qui cédaient sans doute aux mouvements merveilleux d'une main délicate, et semblaient assurer de nouveau le rempart qui la protégeait. La plupart des phrases qui entament une conversation n'eurent aucun résultat. Elle paraissait aussi décidée à l'isolement et au silence, que j'étais impatient de causerie et désireux de trouver dans le cercle des convenances un point de contact avec la voyageuse. Toutes mes avances étaient poliment et nettement repoussées. Pour consolation et pour ressource il fallut me rejeter au fond de la voiture, et penser qu'elle pouvait bien être laide, vieille, commune, désagréable. La barrière impénétrable de son manteau, de sa robe et de son voile de blonde, formait un sanctuaire fragile, mais ténébreux, au fond duquel elle semblait se retirer et se blottir. Me voilà formulant un commentaire intérieur sur le peu que je savais d'elle. Dans son costume, pas de couleur tranchante ; le noir dominait, la soie et la blonde étaient prodigués ; impossible de confondre la voyageuse avec la marchande ou la grisette. Sa voix, malgré la brièveté de l'accentuation, avait des modulations pénétrantes, non pas, il est vrai, le

timbre argentin de la première jeunesse, mais le moelleux et le velouté d'un âge plus mûr. Ses mouvements et sa tenue n'annonçaient pas une timidité tremblante, mais un certain aplomb mêlé de décence et de gravité. A quoi bon toutes ces conjectures ? Elle conservait soigneusement sa position inexpugnable. Qui de nous n'est pas un peu fat ? Imaginez, mon cher, que je me sentis piqué, comme si j'en avais eu le droit. Vous m'eussiez vu étendant noblement mes jambes, croisant les bras avec une légère nuance de dignité et presque de dédain, et affectant de fermer les yeux, comme si j'eusse été prêt à m'endormir.

Pendant près d'une heure, je m'enveloppai de mon silence, et la dame demeura emprisonnée dans son tabernacle de soie. Au premier rayon du jour, quand le soleil fit pénétrer sa lueur dans notre prison, je ne pus m'empêcher de tourner les yeux vers ma compagne ; ce nouvel examen me révéla seulement la beauté et la richesse des étoffes, l'éclat moelleux d'un manchon que je n'avais pas aperçu et la finesse d'une blonde que la dame avait soin de doubler pour échapper aux regards. Il est vrai que deux lèvres roses apparaissaient à travers le double tissu, et que l'éclat d'un œil noir se faisait jour à travers la dentelle. Mais, c'étaient là toutes les découvertes que la matinée m'apportait. A mesure que le jour avançait, la chaleur d'augmenter, l'atmosphère de la diligence de s'échauffer au point de devenir insupportable. Il fallut bien dédoubler le voile, puis étendre la main pour baisser la glace de la portière ; enfin, après avoir longtemps reculé, il fallut se débarrasser de toutes les enveloppes qui lui couvraient le visage, et se montrer à mes yeux telle que Dieu et les années l'avaient faite.

Ce n'était pas une figure de la plus grande fraîcheur ni de la plus parfaite régularité. Les joues étaient pâles, un léger cercle rougeâtre dessinait sa courbe au-dessous des yeux, le fond du teint était blanc, mais d'un blanc mat ; les yeux noirs, admirablement fendus, pleins d'une largeur expressive, la mélancolie de l'âme et celle de la souffrance physique paraissaient gravées sur ce charmant visage. Il avait des défauts, mais charmants. Un front trop haut paraissait annoncer une vaste capacité de pensée ; des sourcils extrêmement minces formaient une ligne à peine perceptible au-dessus des yeux ; les cils étaient d'une longueur extraordinaire ; une bouche un peu grande peut-être, qui découvrait souvent les dents les plus régulières et les plus blanches. Avez-vous éprouvé, mon cher, cette sensation d'étonnement, cette sorte d'exclamation intérieure qu'excite la présence d'un objet sympathique ? C'est, comme s'exprimerait un philosophe allemand, un *oh* / qui sort de l'âme qu'elle entend distinctement, et qui n'a qu'elle pour audi-

teur. Il paraît que mon interjection muette fut trop bien comprise de la voyageuse ; elle détourna la tête, plaça entre mon rayon visuel et les traits de son visage l'obstacle de son chapeau, et fit semblant d'examiner le paysage. Mon mécontentement fut très vif. Quelle prudence ! quel excès de réserve ! n'était-il pas possible de concilier la politesse avec la décence ? et cette crainte, armée de sévérité, n'était-elle pas les symptômes d'une éducation manquée ? Ainsi, nous ne jugeons jamais que par rapport à nous-mêmes les gens auxquels nous avons affaire. La première base de notre opinion sur eux, c'est l'amour-propre : admirables, aimables, convenables, parfaits, s'ils nous flattent, nous servent, nous conviennent ou nous promettent des plaisirs ; absurdes, ridicules, odieux, si notre personnalité trouve en eux le plus léger obstacle.

Au premier relais, nous descendîmes ; je demandai du thé, et je ne sus ce qu'était devenue la dame que j'avais d'abord trouvée charmante, puis insupportable. On remonta, la population du *stage-coach* s'augmenta de deux personnes, d'une petite Ecosaise blonde, très-instruite, comme nous le prouva sa conversation, dans l'art des confitures, des conserves et des gâteaux d'amendes, et d'un monsieur dont l'âge avancé n'embellissait pas la physionomie anguleuse et ne tempérant pas la loquacité. Imaginez un de ces causeurs de voitures publiques, qui soulèvent de minute en minute le poids de la conversation tombante, et harcèlent le voyageur jusqu'à ce qu'il ait pris son parti et se soit résigné à bavarder à son tour. En moins de trois minutes, j'eus mesuré mon homme ; et me renforçant dans mon prétendu sommeil, né du dépit, je le laissai discuter savamment avec l'Ecosaise le mérite des câpres au vinaigre et des haricots verts confits. Mais mon homme ne l'entendait pas ainsi. Je lui appartenais en ma qualité de compagnon de diligence : à peine ma paupière se soulevait-elle, il épiait au passage cette lueur de demi-réveil, et m'adressait la parole d'une voix si haute, si perçante, avec une politesse si marquée et si empressée, qu'il n'y avait pas moyen de m'y soustraire. J'essayai d'imiter ma compagne de voyage, de rabattre le caquet de mon adversaire par le monosyllabe bref, mais j'obtins moins de succès qu'elle. Pour lui, mon silence, mes monosyllabes, ma froideur, rien ne le désarçonnait ; il allait toujours, se chargeant des demandes et des réponses ; profitant d'un oui et d'un non pour déployer les trésors de sa science encyclopédique ; parlant élections, courses de chevaux, théâtre, astronomie, chirurgie ; combattant les opinions que je n'avais pas, louant les qualités qu'il supposait que je devais avoir, et m'ennuyant si bien que, de guerre lasse, et pour me venger, je me mis à

discuter avec lui. C'était son triomphe ; il avait calculé le résultat de sa tactique.

L'admirable conversation ! Je cherchais en vain à placer une parole dans son monologue : le causeur, changeant de front de bataille avec une rapidité étonnante, passait de la chambre des communes aux truites saumonées, et du vinaigre de bois au kaleïdoscope, de manière à m'empêcher de réfuter une seule de ses assertions. La dame vêtue de soie restait toujours muette, immobile et enveloppée.

— A propos, s'écria le monsieur, auquel je venais d'opposer je ne sais quel argument irrésistible, à propos [notez bien que l'on se sert de cette interjection pour annoncer ce qui est tout à fait hors de propos], je ne serais pas fâché de goûter ces fameuses conserves au coing et au citron dont mademoiselle [en montrant la gouvernante écossaise] nous parlait tout à l'heure. Cela doit être délicieux, si la pratique chez elle est égale à la théorie. ”

Il me lançait un de ces regards provocateurs qui disent : Répondez, la conversation vous attend.

— Je ne doute pas, repris-je d'un air assez froid, que les conserves de mademoiselle ne soient exquis ; mais il me serait impossible d'en juger autrement que sur le rapport d'autrui. Vous voyez un pauvre valétudinaire condamné à la diète la plus exacte, et puni des moindres infractions à son régime par des maux insupportables. ”

La dame muette repoussa son voile, retourna légèrement la tête, et ses yeux rencontrèrent les miens. C'était la première fois que cela lui arrivait.

— Bah ! une santé délicate ! reprit le monsieur ; est-ce que l'on parle de cela à votre âge ? les jeunes gens sont de fer.

— Mais vous vous trompez, lui dis-je. Jeune ou vieux je souffre beaucoup. Les médecins ne peuvent me secourir et mes amis se moquent de moi. ”

L'œil noir de la dame muette me parut exprimer un mouvement d'intérêt plus doux et plus vif.

— Vous seriez poitrinaire ? Cela n'est pas possible : les épaules larges, ce qu'on appelle un bon coffre !... De quoi souffrez-vous ?

— C'est précisément ce qu'il est difficile d'indiquer : des migraines épouvantables, des symptômes de dyspepsie, enfin une débilité de nerfs qui me rend misérable, et à laquelle personne ne veut croire !

— Imagination ! s'écria le monsieur.

— Imagination ! répéta la dame muette avec un accent presque indigné, et en se retournant vers mon interlocuteur, qui continuait à me prouver que, selon toutes les règles de la logique, je ne devais pas souffrir.

Parlez-moi du rhumatisme ; j'en ai quelques petites attaques lorsque le vent est nord ; de la goutte, qui s'est accrochée à mon orteil gauche : et de la phthisie, dont ma femme est morte ; mais le mal de nerfs, mais la migraine ! plaisanteries !...

— En ce cas, dit la dame vêtue de soie, en souriant et appuyant sur les mots, je plains de tout mon cœur les gens atteints de ce mal imaginaire. Y a-t-il longtemps, monsieur, que vous souffrez ? me demanda-t-elle.

Je lui répondis avec assez de précision pour la satisfaire, et je vis que chacun des symptômes que je décrivais excitait chez elle un intérêt très vif. Les questions et les réponses se succédèrent rapidement. — Mais c'est tout à fait comme moi, s'écria-t-elle ; j'ai ressenti tout cela. Voilà déjà longtemps que je souffre, et je connais par expérience toutes les misères que traîne après lui ce fléau. Tantôt, n'est-il pas vrai, une inquiétude morale : tantôt une langueur profonde qui ressemble au désespoir, des tintements dans les oreilles, du dégoût pour les mets les plus exquis, quelquefois une douleur fébrile dans les paupières... N'avez-vous pas éprouvé tout cela ?

— Oui, madame, sans parler d'une oppression dans l'estomac et d'une douleur aiguë sous la plante des pieds.

— Précisément.

— Si bien que je suis obligé de porter des bottes, mais des bottes gigantesques, où se logerait à l'aise une petite famille,

— C'est comme moi, dit-elle, en souriant : et elle avança d'un air dégagé un pied lilliputien enveloppé d'une pantoufle fourrée qu'elle faisait aller et venir : voyez un peu les énormes chaussures qu'il faut que je porte ! comme cela est agréable ! ”

Ces énormes chaussures ne faisaient pas un sixième des miennes ; et mes bottes massives me firent honte : je les enfonçai et les cachai de mon mieux sous la banquette. — Sans doute, continua-t-elle, vous êtes obligé de porter des bas de laine, comme moi, qui cependant, pour cacher cette nécessité atroce, mets un bas de soie par dessus.

Mais yeux se portèrent sur un coup-de-pied d'une délicatesse achevée, et sur une cheville très bien dessinée, qui ne trahissait pas le moins du monde la présence du malheureux bas de laine. Philosophes, expliquez-nous les sympathies humaines ; l'intérêt de la dame était éveillé ; les bas de laine, la migraine : les gros souliers et le mal de nerfs, nous avaient constitués frères d'infortune ; nos esprits se trouvaient engagés dans la même voie, et, faut-il le dire, hélas ! nos égoïs-

mes marchaient ensemble. Nous n'avions pas un seul instant dépasser la limite de la convenance la plus exacte, et nous causions comme de vieilles connaissances,

O Sterne ! où étiez-vous ? Vous, si savant dans l'histoire des sympathies humaines, vous dont la plume philosophique a soumis à l'analyse chimique ce fluide électrique nerveux qui détermine les mouvements de nos passions, ces émanations subtiles de la volonté d'autrui ; vous qui avez si bien dit les émotions fugitives qui nous traversent l'âme, et qui en avez indiqué les causes plus nettement et plus finement qu'un philosophe *ex-professo* ? Vous auriez dû décrire à ma place les sympathies de la mauvaise santé, la fraternité de la souffrance. Souffrir à deux, n'est-ce pas souffrir un peu moins ? Ma voyageuse semblait le penser, tant elle prêtait d'attention au détail de mes migraines et à la confession de mes névralgies. Son enthousiasme ingénu me faisait sourire. Comme l'intimité allait croissant ! comme la similitude des symptômes serrait la chaîne nouvelle et délicate qui venait nous enlacer ! Que de commentaires, que de bons conseils nous nous donnâmes l'un à l'autre sur les précautions à prendre pour souffrir moins ! Je ne pousserai pas la fatuité jusqu'à prétendre que mon mérite avait éveillé une passion si prompte : elle était amoureuse de ma mauvaise santé.

Bientôt nos compagnons de route nous quittèrent. Engagés comme nous l'étions dans une dissertation médicale, nous parcourûmes ce terrain dans tous les sens, et je commençais à me fatiguer de l'opiniâtreté nosologique de notre causerie, lorsque je passai de l'état nerveux au magnétisme, de ce dernier ou phénomène de la sensibilité ; de là, à la théorie des passions, qui nous ouvrait une route beaucoup plus agréable et une carrière plus animée. La transition fut insensible. Le chapitre des affections nous conduisit à celui des arts ; la voyageuse était musicienne. Nous discutâmes toutes les théories allemandes sur cet art merveilleux, l'art des sensations vives et rapides, et nous nous écoutâmes si bien l'un l'autre, le développement de nos pensées s'opéra d'une manière si facile et si brillante que nos deux amours-propres satisfaits laissèrent chaque interlocuteur ravi de son partenaire. Le grand secret de l'amabilité, c'est de faire éclore l'amabilité des autres. Quand on peut dire *nous*, l'espérance commence à naître ; lorsqu'on dit *nous souffrons*, les affaires sont plus avancées qu'on ne pense. La bonne opinion que je croyais avoir inspirée à cette dame reposait-elle sur des bases bien solides ? Hélas ! je suis loin de le croire ; mais était-ce à moi de la ramener à une impartialité plus froide et

plus sévèrement critique ? Riez, si vous voulez, mon cher, de ce que vous nommerez *un amour à la première vue*. Une diligence n'est-elle pas une prison dans laquelle chaque heure peut compter pour un mois ? et les circonstances qui avaient éveillé notre sympathie, n'étaient-elles pas d'une nature étrange et spéciale ? Plus elle parlait, plus je la trouvais charmante, Quel ton délicat ! quelle grâce naturelle ! quel charme dénué de coquetterie et de prétention ! Enfin, je puis l'avouer, jamais femme n'avait produit cette impression sur moi. Je me demandais si elle était mariée, et je cherchais dans sa tenue et dans sa mise les symptômes indicatifs de l'état conjugal ou du célibat. Mais, en Angleterre, c'est un point difficile à deviner. Nos dames et nos demoiselles se confondent par le costume, et le plus habile s'y tromperait.

Notre conversation continua d'un ton plus doux, plus affectueux, mais toujours réservé. Les sujets qui nous occupaient n'avaient plus rien de médical et de thérapeutique ; il était surtout question de la force des passions, de leur influence irrésistible, de la merveilleuse chaîne des sympathies et de la rareté d'un attachement sincère. Quand la conversation s'engage dans cette voie, le char de la pensée roule avec une rapidité dangereuse, et ses roues brûlent le terrain qu'elles parcourent ; une sorte d'ivresse douce s'empare peu à peu de l'imagination et de l'âme, tous les objets s'environnent d'une atmosphère magnétique. On ne tarde pas à se voir emporté, loin du monde matériel, dans une sphère idéale et rêveuse, où la sensation est reine, où l'on obéit malgré soi et tout entier à une impulsion qu'on ne peut réprimer. Était-elle soumise à la même influence qui me dominait et, dont, à travers la retenue de son sexe et sa modestie naturelle, je croyais entrevoir les effets dans le tremblement de sa voix, devenue plus faible, et de ses expressions plus vagues et plus tendres ?

—Voilà bien des flatteries, me dit-elle en rajustant son boa, qui se trouvait parfaitement à sa place, vous oubliez donc que je suis une vieille femme ?

—Je ne sais qu'une chose, repris-je, c'est que tout à l'heure vous vous étiez emparée de mon imagination et de mon esprit, et que mon cœur tout entier se hâte de les suivre !

Je crus voir ses joues se colorer, une expression languissante, timide et ardente rayonner dans ses yeux, et je commençais, mon cher, la déclaration la plus formelle, quand nous nous arrêtâmes dans Oxford street. Quelle que soit la froideur de caractère que vous me supposiez, j'étais épris. A peine un reste de prudence m'avertissait-il que cette dame si distinguée ne m'était connue que depuis un jour. Je

l'aïdai à descendre en la suppliant de me faire connaître son adresse et son nom.

— Mon nom, me dit-elle, quelle folie ! ce que vous me demandez est absurde. S'il est vrai, comme j'en ai peur, que vous m'inspirez quelque intérêt..... C'est si peu raisonnable..... Une femme de mon âge doit-être sage et convenable avant tout. Oubliez cela, continua t-elle, nous sommes tous deux au terme de notre route, et elle me tendit la main avec une expression mélancolique charmante. ”

Je ne pus m'empêcher de la porter à mes lèvres, et je crus voir une larme dans ses yeux.

— Soignez votre santé, reprit-elle en souriant encore, et ne perdez pas tout souvenir de notre vieille amitié d'un jour.

Un fiacre s'était approché, la galanterie du guide y avait déjà fait placer le bagage de l'étrangère, je lui prêtai, pour y monter, ma main qui tremblait en touchant la sienne.

— Que je sache du moins où vous demeurez, lui dis-je avec une expression suppliante et énergique.

La portière s'était refermée.

Mais cela n'est pas du tout convenable, répondit-elle d'un ton indécis.

— Oh ! de grâce, ne me refusez pas ; le cocher est est sur son siège, je vais vous perdre pour toujours. ”

Elle me tendit encore sa petite main blanche et déglantée.

— Eh bien, me dit-elle, c'est absurde, je le sens, mais puisque vous le voulez... *Numéro vingt-trois*... ”

Le fiacre roulait déjà, et les derniers mots de la phrase s'évanouirent dans l'air. Je ne saurais vous dire avec quelle précipitation et quel entêtement je courus à sa poursuite à travers les cabriolets et les charrettes, les omnibus rivaux et les équipages fringans, les marchandes d'oranges, et les passans qui maudissaient ma course précipitée. J'eus le malheur de heurter un officier irlandais que je renversai, qui me provoqua en duel, et avec lequel j'eus une rencontre qui se termina sans effusion de sang. Cet incident suspendit ma poursuite ; je crus apercevoir dans le lointain une main qui sortait d'une voiture et qui agitait un mouchoir blanc. Ce fut la dernière trace de cette liaison fugitive. Jamais je n'ai revu l'étrangère. Depuis cette époque, j'ai maudit la coutume anglaise qui place le chiffre du *numéro* avant le nom de la rue. Le numéro 23 est sacré pour moi, c'est mon nombre magique. La plupart des marteaux de portes consacrés par le no 23 ont retenti sous ma main impatiente.

Telles sont les causes de ma folie, et tout ce que je puis vous dire c'est qu'elle dure encore, que je ne puis m'en défaire, et que ces chiffres mystérieux, joints au souvenir d'une des femmes les plus gracieuses que j'aie rencontrées dans ma vie, n'a jamais pu s'effacer de ma pensée et de mon cœur.

### Cauchemar

Détachant à regret le manteau virginal  
Que tisse autour de lui la brume caressante,  
Sous les feux du soleil l'horizon matinal  
Déroule sur les mers sa flamme renaissante.

Voici le doux instant où le rêve idéal  
Dans l'espace infini me lance d'un coup d'aile,  
Et planant au lointain vers le ciel boréal  
Prend en croupe avec moi ma chimère fidèle.

Son vol vertigineux franchit l'immensité :  
Dans leur rythme éternel les sphères nous enlacent  
Et son aile immobile en sa rapidité,  
Bientôt cache à mes yeux les mondes qui s'effacent.

C'est l'éther glacial, noir, morne, inhabité ;  
C'est le silence affreux, les ténèbres stagnantes ;  
C'est du néant complet l'horrible fixité  
Où l'âme appelle en vain le bruit des épouvantes...

Vole, vole, ô mon rêve. emporte nous encor.  
Peut-être qu'à la fin la nuit évanouie,  
Sur les flots lumineux amenant ton essor,  
T'y laissera bercer ma pauvre âme éblouie...

Mais non... Le voile noir se déroule sans fin  
Comme pour recouvrir le cadavre du monde ;  
Je roule, épouvanté, dans le chaos divin,  
Des éternels déserts qu'aucun regard ne sonde.

Je sens les battements de mon cœur s'affaiblir,  
Et broyé lentement dans l'atroce agonie,  
C'est en vain que j'attends le moment de mourir :  
Jamais l'heure ne sonne à l'horloge infinie !

## Le journal hebdomadaire

### I

Le journal hebdomadaire occupe une place honorable et très importante parmi les organes de l'opinion publique aux Etats-Unis. Aussi y constitue-t-il un élément de succès, surtout auprès des classes industrielles et agricoles pour lesquelles il devient une source de renseignements pratiques et l'occasion d'une récréation salubre.

Le succès de ces publications hebdomadaires, attesté par un tirage énorme et une vogue qui ne se dément pas, vient de ce qu'elles ne se laissent pas totalement envahir par les questions politiques et religieuses, celles-ci, à vrai dire, n'y figurant que pour démontrer qu'il n'y a pas de parti pris à l'égard d'aucune doctrine particulière : ainsi le *Herald* hebdomadaire de New-York contiendra assez souvent une analyse très détaillée d'un sermon prêché le dimanche dans une église catholique de la grande métropole. Cette analyse est placée dans une colonne réservée aux sujets religieux, dont il est rarement fait de commentaires.

Aussi bien le journal hebdomadaire, ainsi compris, semble tenir le milieu entre la Revue et le journal quotidien et participe de ces deux publications : de la première en ce qu'un certain nombre d'écrits y sont spécialement insérés ; de la seconde parce qu'il en sera le reflet avec ses reproductions puisées un peu partout, ses faits divers, ses résumés des débats judiciaires et parlementaires, ses préoccupations de défendre un parti politique ou une doctrine sociale.

Ces conditions, que nous ne faisons qu'indiquer, ne peuvent, on le conçoit, du reste, se trouver dans un journal hebdomadaire qui n'aurait aucune attache avec son confrère quotidien. Un pareil journal forme une publication spéciale dont le cadre littéraire ou artistique ne convient qu'à un certain public. L'autre public, voué au commerce, à l'agriculture, à l'industrie a besoin de puiser dans un journal de la semaine toutes les informations qui touchent à l'une de ces grandes manifestations de la vie d'un peuple. C'est de ce dernier dont je vais m'occuper.

Il y a bien celui qui n'a qu'un seul rédacteur ; mais c'est là l'exception dans le journalisme, car la rédaction en est fatigante, peu sympathique, et repous, sera toujours la collaboration. On peut se convaincre, en consultant l'histoire des publications périodiques

en Europe et aux Etats-Unis, que la personnalité de l'écrivain, quand il a voulu faire tout seul, a toujours nui au développement de son journal. Or le journal hebdomadaire, organe par excellence des classes peu aisées, doit, par la variété des sujets qu'il traite, répondre à ce besoin de lecture et de renseignement dont ces classes sont maintenant possédées.

### II

J'ai lu quelque part que le Français, le Parisien surtout, ne pouvait s'accommoder d'une gazette hebdomadaire : il est trop pressé pour ce genre de lecture, dit-on ; il lui faut le trait, l'actualité ; comme l'article de Paris, son journal doit répondre à l'idée ou à la fantaisie du moment. Partant de là, on a affirmé qu'il n'existe pas en France de journaux comme ceux qui, toutes les semaines, sortent des vastes établissements du *Herald*, de la *Tribune*, du *Sun* et du *World* de New-York. Quoiqu'il en soit, il n'a pas été donné à mes compatriotes de faire l'essai d'une seule publication de ce genre dans leur langue.

Il nous est ici enjoint de ne rien dire qui ressemble à une agression et comme je sais trop bien la manière d'être de la Revue pour venir rompre les bonnes traditions que tous ses rédacteurs se sont efforcés de suivre depuis sa fondation, je me contenterai de généraliser sans indiquer aucune des feuilles hebdomadaires qui visent à capter la faveur du peuple canadien-français. Une vue d'ensemble me suffira.

Y a-t-il dans ces feuilles une préoccupation d'instruire ? Sentez-vous que l'écrivain a voulu se recueillir un moment et se dire qu'il allait faire œuvre sérieuse ? Non ; rien que de la polémique ! Et toujours ce besoin de diffamer quelqu'un, de torturer et fausser les textes ! Les questions les plus sérieuses, il les effleure à peine et quand il s'en occupe quelque peu, c'est pour dégôûter le lecteur à force de subtilités enfantines, quand elles ne sont pas surnoises ou venimeuses. Il semble qu'il a peur de toucher aux choses que des gens naïfs, selon lui, osent appeler pratiques ; la théologie fait mieux son affaire, car elle le dispense de savoir et d'observer avec équité les questions qui surgissent, hélas ! dépouillées de tout mysticisme. Donc il lui faut exorciser tant de nudité ! Je ne parle pas des affaires de France ; jamais il n'y eut, dans ces gazettes, une méconnaissance plus absolue de ce qui se passe dans notre ancienne mère-patrie. Il n'y a place que pour la diffamation. On ne pense pas un instant que les hommes d'Etat français valent bien les nôtres, dont la réputation, si j'en crois la presse de mon pays, est l'objet d'un incessant raccommodage. Les affaires de notre pays n'y sont pas mieux traitées. Certes la confédéra

tion canadienne est grande et m'est avis que ce qui en reste, après notre chère province, a bien d'autres soucis que de s'occuper de nos querelles théologiques qui ont maintenant la franc-maçonnerie pour objectif. Pourtant les provinces qui nous avoisinent peuvent être étudiées avec profit ; un écrivain, ayant quelque savoir-faire, pourrait tirer de la lecture attentive de nos livres bleus,—œuvre fédérale et partant collective,—des renseignements, on ne peut plus précieux sur tout ce qui constitue l'existence matérielle et intellectuelle d'un peuple, qui aspire à être grand et dont les actes tendent à lui donner une physionomie qui soit bien la sienne.

Tout cela est négligé et nos compatriotes attendent encore un journal hebdomadaire qui les instruisse et les éclaire, et qui, surtout, ne soit pas toujours et sans cesse l'expression de nos passions provinciales.

### III

“ Les journaux américains ont créé et entretenu dans les classes laborieuses le besoin de lire, et ce besoin, qui a accepté d'abord toute pâture, sert puissamment aujourd'hui la cause de la morale et de la vérité. ” Cette observation de M. Cuheval-Clarigny, dans son excellente *Histoire de la Presse en Angleterre et aux Etats-Unis*, peut s'appliquer à un grand nombre de feuilles hebdomadaires publiées sur divers divers points de l'Union, abstraction faite des publications de pure controverse et des organes de quelque opinion ou doctrine qui ne réussit à conquérir que la faveur d'un public fort restreint.

Il y a quelques années, à l'époque où l'écrivain que nous venons de citer publiait son livre sur la presse en Angleterre et aux Etats-Unis, les journaux américains n'avaient pas cette physionomie si méthodique du *Times* ou du *Chronicle* de Londres, où “ chaque matière a sa place spéciale, où l'un est assuré de retrouver tous les jours les faits du même ordre. ” Ainsi, point de classement, faits avec méthode, des matières où le lecteur pût s'orienter à travers les annonces du commencement, du milieu et de la fin, entre lesquelles se trouvaient les tronçons de l'article *editorial*, car ce dernier, coupé en plusieurs petits morceaux, partageait le sort des dépêches télégraphiques, dépecées de la même façon. Le *Journal of Albany* rédigé par Thurlow Weed, le fameux tacticien des élections présidentielles, représentait parfaitement le type du grand journal américain.

La plupart de nos lecteurs, familiarisés depuis quelques années avec les feuilles quotidiennes des Etats-Unis, surtout celles de New-York, savent que toutes ces critiques ne peuvent plus maintenant s'ap-

pliquer à ce manque de méthode et de clarté dans la distribution des matières, que nous signalions il y a un moment. Ces qualités ont heureusement réagi sur la presse hebdomadaire, qui est sans reproche sous ce rapport.

En effet, voyons le journal hebdomadaire, tel qu'il est sorti des presses des grands organes de la publicité américaine : le *World*, le *Herald*, la *Tribune*, et le *Sun*. Comme toutes les matières sont bien disposées ! Comme le lecteur,—fermier, industriel et petit commerçant,—après les travaux de la semaine, trouve sans fatigue tout ce qu'il faut pour l'instruire et éveiller sa curiosité ! Comme il peut, en jetant un rapide coup d'œil sur son journal préféré, faire en quelque sorte le tour du monde sans bouger de son fauteuil ! La première page lui donnera le résumé des dépêches télégraphiques de tous les points importants de l'univers. Sur l'autre côté de cette page il notera que la nouvelle, souvent exquise, toujours morale, occupe la même place et qu'elle ne manquera pas d'être suivie de petits articles reproduits ou faits *ad hoc* pour le journal, sur quelque fait saillant de l'existence des colons ou des aventuriers dans les nouveaux territoires. La troisième page est peut-être la plus intéressante. Elle commence invariablement par un article de critique littéraire ou philosophique (*Some new books*). Rien n'y est dédaigné ou exclusif ; les productions littéraires américaines n'y prennent pas plus de place que celles de l'Europe ; une édition des contes de Perrault y est l'occasion d'une étude sérieuse comme les *Mémoires de Saint-Simon*. Pas d'anathèmes contre l'œuvre qu'on y examine, encore moins contre l'auteur ; une disposition à être juste, sincère et généreux.

La colonne qui vient après celles qu'occupe la critique est consacrée à de petits poèmes empruntés, pour la plupart, aux *magazines* qui ont le plus de vogue, comme le *Century* et le *Harper's*. Puis vient celle spécialement vouée aux choses de la mode, aux correspondances avec les aimables (elles le sont toutes, cela va sans dire) lectrices du journal. Celles-ci sont très curieuses,—avons-nous besoin de l'écrire ?—et la colonne ainsi mise à leur disposition, témoigne d'un esprit d'investigation sur les sujets les plus divers. Elles veulent savoir à quelle occasion Thackeray a composé sa piquante analyse en vers de *Werther* et Alfred de Musset son célèbre *Rhin allemand*. Elles nous apprennent, avec candeur, qu'elles aiment à se parer avec grâce, à bien se présenter dans le monde, à se faire faire le cour suivant toutes les règles de la plus stricte convenance. Ce *Ladie's department* est amusant, instructif même, en ce qu'il nous révèle un

coin, bien petit il est vrai, de la vie féminine aux Etats-Unis. De petites notes sur les sciences et l'industrie ont à elles seules une colonne. Je vais essayer d'en donner ici une idée. \*

On dit qu'il y a plus de cent établissements à Cararre, où le marbre de cette ville, qui l'a rendue célèbre, est taillé en blocs, poli et sculpté. Il n'y a pas moins de sept cents carrières dans la ville, dont quatre cent cinquante sont maintenant en pleine opération, donnant de l'emploi à plus de quatre mille hommes. Les principales carrières sont celles connues sous les noms de Riccanaglia, Colonneta, Piastrona et Muglio : et les marbres sont classés comme marbres statuaire de première qualité, marbre veiné, Bordiglio et le blanc clair.

Une machine tractoire à l'usage des voies urbaines, vient d'être récemment introduite à Bruxelles (Belgique), et l'on assure qu'elle donne des résultats très satisfaisants. A l'intérieur elle ressemble à un tramway ordinaire, à l'exception de la cheminée, qui projette au-dessus de la toiture. Le corps de la machine est très-bas, et les roues qui tournent sur des rails ne se voient qu'à une petite distance du sol. La bouilloire, inexplosible, a la forme tubulaire et est chauffée par le coke. L'engin est un modèle Brotherhood à trois cylindres ; l'échappement de la vapeur est condensé dans une condenseur tubulaire, et la chaudière est alimentée par une pompe à vapeur séparée. La machine court sans fumée et sans fuite de vapeur, ne fait pas plus de bruit qu'un omnibus ordinaire, et, un autre de ces avantages si importants, elle passe sur n'importe quelle courbe avec aisance et vitesse.

M. Buffaut, mécanicien français, a tout dernièrement imaginé un système nouveau et unique de parquetage. Les carreaux sont composés de morceaux de bois travaillés sur modèles ; et les pièces sont jointes ensemble par une couche de ciment bitumineux posé chaud sur la partie de dessous, ce ciment est, à son tour, recouvert d'une tuile à pavé, de sorte que les trois substances sont intimement unies. Tandis que le ciment est encore à l'état liquide, des chevilles coniques sont passées dans les trous laissés dans la tuile et le bois. Les carreaux sont posés sur mortier ou ciment, et sur une couche de sable, et sont joints ensemble avec de très-jolies pincettes en fer, ajustées en rainures. Ce système, dit-on peut s'appliquer au marbre et à d'autres substances de pavage.

Les feux d'éclipses, dits de Thompson, sont maintenant

\* Je prends le *Weekly Sun* pour type. Les autres journaux hebdomadaires dont il est ici question ne sont sans doute pas faits sur le même modèle ; mais tous renferment les matières traitées en vue de satisfaire les besoins intellectuels du plus grand nombre de leurs lecteurs.

employés d'une manière satisfaisante sur quelques portions des côtes d'Angleterre. L'appareil consiste en un train de roues, portant les écrans ordinaires pour éclipser les lumières. Trois écrans sont promenés autour de la lumière une fois par onze secondes. Deux de ceux-là sont étroits, tandis que le troisième en a deux fois la largeur : il en résulte une longue et deux courtes éclipses, — l'effet pour un observateur du dehors étant deux courts intervalles d'obscurité et un long intervalle, ou, en d'autres mots, un *point*, un *point*, un *trait*, suivant l'alphabet télégraphique de Morse. Un intervalle de lumière non interrompue vient ensuite, puis les éclipses se répètent. On croyait autrefois qu'une lumière rouge fixe suffisait amplement, mais on y a fait cette objection qu'elle est susceptible d'être prise pour les feux à babord d'un navire et qu'on peut l'apercevoir à une distance relativement courte.

Il paraît qu'en dépit des précautions ingénieuses prises par les plus éminents fabricants de coffres-forts pour en empêcher l'ouverture forcée, des voleurs, également ingénieux et s'inspirant de la science, ont récemment trouvé le moyen de détruire le mécanisme des serrures par l'usage de puissants acides, dont l'introduction rend le cuivre et le fer tendre et souple en quelques instants. Pour faire face à ce nouvel artifice, un fabricant de Londres a obtenu le brevet d'une nouvelle serrure, qu'il prétend avoir disposée de manière que, en supposant que la structure sur laquelle agit la clef fût détruite, le verrou lui-même, par lequel la porte est tenue fermée, resterait immobile et en parfaite sûreté.

Le walrus est un animal propre aux contrées du nord. Ses formes ne paraissent que dégrossies, ce qui tient peut-être à l'influence du climat, si peu favorable au développement des êtres organisés. Les muscles élastiques et les dents du tigre caractérisent les contrées où le soleil répand avec profusion sa lumière et sa chaleur : dans le nord, la massive baleine et le lourd walrus font bouillonner les mers. L'hémisphère opposé confirme ces observations ; car les formes élégantes évitent également le voisinage des deux pôles. Il semble aussi que la couleur des animaux tient, en vertu de lois encore inconnues, à l'état de l'atmosphère, à la température et à l'action d'une lumière plus ou moins abondante. Vers le cercle polaire, le voyageur ne voit plus que du blanc ou des couleurs ternes et sombres. Des animaux tout blancs viennent épouvanter ; d'autres, encore plus redoutables, sont gris ou bruns. Dans les régions équatoriales, le rouge, l'azur, le pourpre, la parure de l'arc-en-ciel embellit la nature vivante.

La politique occupe une place assez importante dans les journaux hebdomadaires des Etats-Unis. On nous permettra sans doute de n'y point toucher. Mais cette place, quelque étendue qu'elle soit, ne gêne en rien, nous venons de le démontrer, aucune des matières qui visent à des renseignements pratiques, précis et universels dont le lecteur peut sur le champ tirer parti. La politique est plutôt comme étouffée entre

toutes ces questions qui sollicitent l'attention de l'abonné qui, s'il est éloigné des grands centres populaires, ne fait de la politique qu'aux jours des élections. Cet abonné c'est l'agriculteur, et c'est pour lui qu'une page entière est consacrée aux choses de la culture. Cette matière a ce caractère universel qu'on remarque dans les journaux américains ; de sorte que le lecteur intelligent y trouve un compte rendu de tous les faits, essais et améliorations qui sont du domaine, local et étranger, de la grande et de la petite culture. Ce domaine, c'est le cas de le dire, embrasse tout, "depuis le cèdre jusqu'à l'hysope."

Tel est le journal hebdomadaire aux Etats-Unis : américain et cosmopolite.

Arrivé au terme de cette étude, un peu longue, je me demande s'il n'est pas temps de présenter aux Canadiens de langue française un journal qui leur apprenne au moins ce que pensent et font les autres membres de la grande famille humaine.

JULES LEMONTIER.

## PENSEES

Le conservatisme de la plupart des gens n'est rien autre chose qu'un radicalisme monté en graine.

\* \* \*

Nul homme n'est envieux de ce qu'il peut égaler ou même imiter.

\* \* \*

On a vu des hommes corriger leur vanité, subjuguier leur orgueil et même venir à bout de leur superstition ; mais quand une fois la vulgarité est entrée chez eux, ils ne peuvent plus s'en débarrasser.

\* \* \*

La plupart des grandes réussites surgissent, comme le phœnix, des cendres de quelque insuccès.

\* \* \*

Le plus adroit de tous les égoïstes est celui qui ne dit jamais du bien de lui-même.

\* \* \*

Etre bien élevé, c'est posséder une lettre de crédit que tout le monde accepte.

\* \* \*

Tout homme fait sa propre réputation, le monde seul y met l'estampille.

\* \* \*

Dans le monde il y a beaucoup de pudeur dont les regards se portent sur tout—pourvu que ce soit par une fissure.

\* \* \*

Le véritable génie est généralement aussi simple qu'un enfant, aussi inconscient de sa force qu'un éléphant.

\* \* \*

La bigoterie ne connaît qu'un chemin pour arriver au ciel, la foi en sait mille.

\* \* \*

L'homme vraiment bon est invariablement brave.

\* \* \*

On a besoin de sagesse pour être habile, mais il faut une grande honnêteté pour appeler les choses par leur nom.

\* \* \*

Les monuments ne prouvent pas grand'chose après tout : bon nombre d'hommes, parmi les plus grands et les plus sages qui aient vécu, sont enterrés on ne sait où.

\* \* \*

La charité a une première hypothèque sur les biens de toute créature humaine.

\* \* \*

L'humanité est sujette aux mêmes souffrances, sauf que quelques uns savent mieux que les autres dissimuler leurs peines.

\* \* \*

### Les rayons blancs

Souvent revient à ma pensée le jour où je la contemplais enfant, chérubin pétri d'amour et de caresses, jouant et gazouillant dans la gaze et les langes blancs du berceau.

Souvent revient à ma triste pensée le jour où je la vis enveloppée de son grand voile blanc: c'était le jour de cette première communion qui marque le passage vers une existence plus sérieuse, plus sensible à toute douleur qui passe.

Souvent revient à ma triste pensée le jour où je m'agenouillai à l'ombre des colonnes de l'immense église, où je la vis se lever, et s'avancer vers l'autel, heureuse peut-être dans sa robe de satin blanc, au front les boutons d'oranger.....

Souvent revient à ma pensée le jour, le triste jour, où la neige tombait, et se mêlait aux larmes d'argent du drap mortuaire enveloppant le cercueil où gisait, dans son blanc linceul, la bien-aimée qui ne m'a laissé que le souvenir des rayons blancs de sa jeunesse.

\* \* \* TYPOGRAPHIE ELZÉAR VINCENT,

224, rue Saint-Jean, Québec.

### TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

(Les lettres N. S. désignent le Numéro-Specimen).

ACADEMIE CANADIENNE. M. J. Auger, 3.

AGRICULTURE. La culture des arbres forestiers, Hon. H. G. Joly, 52. Des phosphates et du rôle que joue l'acide phosphorique dans le règne organique, M. O. Cuisset. 71, 86; 9 & 7.

ANTHROPOLOGIE. Le Darwinisme, M. F. DeKastner, 193. Les métis franco-indiens du nord-ouest de l'Amérique, 206.

BANQUES (d'épargnes) dans les écoles primaires, M. J. Auger, 30.

BANQUES populaires en Allemagne, M. Jules Lemonnier, 117.

CAUSERIE BIBLIOGRAPHIQUE. M. F. Gerbié (N. S.) 16.—Les livres. Bulletin bibliographique 127, P. F.

CHRONIQUES. Kamouraska 26.—Science et Idéal, 45.—Sur la route Sainte Foye, 63.—Des Revenants. 94.—Brunaud, 108.

CHRONIQUE Musicale. 173.

ENSEIGNEMENT. Quelques mots sur notre système d'instruction. 33; Les punitions à l'école, 125; De la classe et de l'étude, 158, M. N. Legendre.—De l'enseignement du dessin, 103: Ecole d'apprentissage. 153. M. P. G. Masselotte.

FEMMES le travail des) 8. M. N. Legendre,

GÉOGRAPHIE. Terre-Neuve. (N. S.) 4. M. F. De Kastner.—Le Territoire de l'Idaho. 183. La province du Manitoba et le Nord-Ouest canadien 209. M. N. Legendre.

**HISTOIRE.** La Petite France ou le Canada contemporain. 65. M. A. Achintre.

**INDUSTRIE.** La question sucrière au Canada. 10, 40. M. Frédéric Gerbié.

**INVENTIONS (les grandes) du siècle.** 129. 145. M. N. Legendre.

**JOURNAL DE LA JEUNESSE.** 110, M. N. Legendre.

“ **HEBDOMADAIRE.** 234, M. J. Lemontier.

**LETTRES SUR L'AMÉRIQUE.** 78. M. Xavier Marmier.

**LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.** Littérature et Philosophie allemandes. 5. 17. 60. 77. 82, M. F. de Kastner.—Littérature espagnole. 151. 126. M. H. deKastner.

**MARINE.** Navigation hivernale sur le Saint-Laurent. 48. M. E. W. Sewell.—Quelques notes sur la construction des navires à Québec, 189. M, J. Auger.

**NOTES ET IMPRESSIONS.** 14. 31. 47. 203.

**NOUVELLES.** Le Mariage du Compositeur. 11. 19.—Kirouët et Cantin. 57. 75. 90. M. J. Marmette.—Stephanie, 100. 113.—Primevère. 164. 177.—Le roman d'une vieille fille. 197. 220. Eudoxe. Le Numéro vingt-trois, 228.

**NOUVELLE-FRANCE.** (aux lecteurs de la Revue). N. S.) 2. M. A. Buies.

**PENSÉES.** 160. M. Ed. Huot.—237.

**PHILOLOGIE.** Causerie Philologique. 121.—Enseignement de la grammaire française. 161.

**POÉSIE.** A la Henriette. (N. S.) 15.—AMesdames Vonham et Foster. 44, M. Louis Fréchette.—Un soir au bord de la mer, 125; Paysage, 224. M. Ed. Huot.—Sur un album. 80. A travers la vie. 160. Thème idéal, 176. M. J. Auger.—Paysage. Passé. Flor. 108. 11.—Cauchemar, 233 M. F. deKastner.

**POLITIQUE.** Lafontaine et Papineau. 155. M. Auger.—Du régime électoral, 23. M, C. P. Beau.

**PROSPECTUS (de la Revue).** M. J. Auger. (N, S.) 1.

**SCIENCES NATURELLES.** La Salamandre du Japon; l'Éthérisme en Irlande. M. R. Allain. 141. La vie psychique des bêtes. 223.

**SOCIÉTÉ ROYALE (Séance d'inauguration).** M. N. Faucher de Saint-Maurice. 169.

**THÉÂTRE.** L'Abbé de l'Épée. 111. Une partie de campagne. 138. Le merveilleux dans les drames de Shakespeare. 220, M. J. Auger.

**VARIÉTÉS.** Les Sucres. (N. S.) 7. M. N. Legendre, —Fragment d'un roman inédit. (N. S.) 9, M. Joseph Marmette.—Quelques heures de voyage. 36, M. F. DeKastner.—A propos de Rossignols; 81, M. J. Auger.—La ballade du pauvre mendiant. 112.—Heures de loisir à la fenêtre. 133.—Des funérailles à Québec. Ma première messe de minuit. 120, 181, M. Arnaud.—La crêpe: conte; L'enseigne, 143, 144. P. F.—En chemin de fer, 201, M. Alph. Gagnon.—Idéal et Philistinisme, 201, Balthazar.—Vil Métal, 295.—

**VOYAGE.** La Galissonnière et la Bourdonnais. (N. S.) 13, M. Faucher de Saint-Maurice.

---

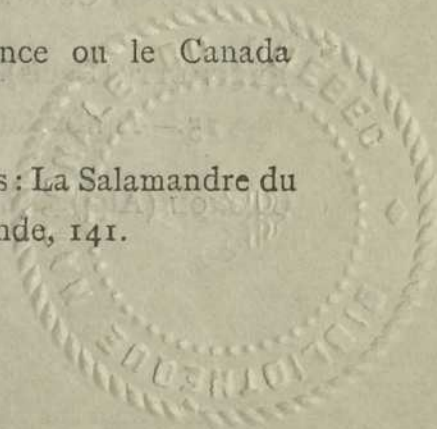
## TABLE DES AUTEURS

(Les lettres N, S. désignent le Numéro Spécimen)

---

**ACHINTRE (A).** La petite France ou le Canada contemporain, 65.

**ALLAIN (R).** Sciences naturelles: La Salamandre du Japon; l'Éthérisme en Irlande, 141.



- ANONYMES. Nouvelles traduites de l'anglais : Le mariage du Compositeur, 11, 19 ;—Stéphanie, 100, 113 ;—Primevère, 164, 177 ;—Le numéro vingt-trois.—La ballade du pauvre mendiant, 112 —Heures de loisir à la fenêtre (adapté de l'Allemand de Hauf), 133.—Chronique Musicale, 173.—Vil Métal, 205.—Anthropologie : Les métis franco-indiens du nord-ouest de l'Amérique 206.—La vie psychique des bêtes, 223.—Pensées 237.
- ARNAUD. Des funérailles à Québec, 120.—Ma première messe de minuit, 181.
- AUGER (J.).—A nos lecteurs, (N. S.) 1.—Académie Canadienne, 3.—Les banques d'épargnes dans les écoles primaires, 30.—A propos de rossignols, 81.—Le théâtre à Québec : L'abbé de l'Épée, 111 ; Une partie de campagne, 138.—Lafontaine et Papineau, 155.—Notes et impressions, 203.—Le merveilleux dans les drames de Shakespeare, 220.—Poésies : sur un album, 80 : A travers la vie, 160 ; Thème Idéal, 176.—Quelques notes sur la construction des navires à Québec. 189
- BALTHAZAR.—Chroniques : Science et Idéal, 45, sur la route Sainte Foye, 63 ; Brunaud, 108.—Idéal et Philistinisme, 201.
- BEAU (C.-P.).—Du régime Electoral : Représentation intégrale et proportionnelle, 23.
- BUIES (A.).—La Nouvelle-France. (N. S.) 2.
- CUISSET (Octave).—Des phosphates et du rôle que joue l'acide phosphorique dans le règne organique, 86, 97, 71.
- EUDOXE.—Chronique : des Revenants, 94.—Le roman d'une vieille fille, 197, 220,
- FAUCHER DE SAINT-MAURICE (N.).—La Galissionnière et la Bourdonnais : (N. S.) 13.—La Société royale du Canada ; 169.
- FRÉCHETTE (Louis).—Poésies : A la Henriette, (N. S.) 15.—A Mesdames Vonham et Foster, 44.
- GAGNON (Alp.).—En chemin de fer, 222.
- GERBIÉ (Frédéric).—Causerie bibliographique, (N. S.) 16.—La question sucrière au Canada, 10, 40.
- HUOT (Ed.).—Pensées, 160.—Poésies : Un soir au bord de la mer, 125 ; Paysage, 224.
- JOLY (Hon. H. G.).—La culture des arbres forestiers, 52.
- KASTNER (F. de).—Terre-Neuve, (N. S.) 4.—La littérature et la philosophie allemandes, 5, 17, 60, 72-82.—Quelques heures de voyage, 36.—Causerie philologique, 121.—Le darwinisme, 193.—Enseignement de la grammaire française, 161. 225.
- KASTNER (H. de).—Littérature espagnole, 151, 186.—Paysage, 11. Passé, Flor, 108. Cauchemar, 233.
- LEGENDRE (N.).—Les sucres. (N. S.) 7.—Le travail des femmes, 8.—Quelques mots sur notre système d'instruction, 33.—Le Journal de la jeunesse, 110.—Les punitions à l'école, 125.—Les grandes inventions du siècle, 129, 145.—La province du Manitoba et le Nord-Ouest canadien, 209.—Le Territoire de l'Idaho, 183.—De la classe et de l'étude, 158.
- LEMONTIER (Jules.).—Des banques populaires en Allemagne, 117.—Le Journal hebdomadaire, 234.
- MARMETTE (J.).—Fragment d'un roman inédit (N. S.) 9.—Kirouet et Cantin. Etudes au mœurs canadiennes. 57. 75. 90.
- MARMIER. (Xavier)—Lettres sur l'Amérique. 73.
- MASSELOTTE. (P. G.).—De l'enseignement du dessin. 103.—Ecole d'apprentissage. 153.
- P. F.—Notes et impressions, 14. 31. 47.—Les livres. Bulletin. Bibliographique. 127.—La crêpe, conte. 143.—L'enseigne. 144.—Les rayons blancs, 238.
- SEWELL. (E. W.).—Navigation hibernale sur le Saint-Laurent, 49.
- X.....—Kamouraska. 26.

